

PIERRE SIGORGNE

homme d'église, savant reconnu, bienfaiteur des malheureux

FERNAND NICOLAS

ancien secrétaire perpétuel - ancien Président NN*

Pierre Sigorgne n'est pas né à Mâcon ; il a vu le jour dans le Duché de Lorraine, à Rembercourt-aux-Pots, (actuellement Rembercourt-Sommaise, Meuse, près de Bar-le-Duc) non loin de la frontière (les Pots sont les poteaux frontaliers). Son père était gruyer, c'est à dire petit administrateur des Eaux et Forêts. L'enfant est baptisé le jour même de sa naissance, le 24 octobre 1719, car il semblait en danger de mort. En fait il est "ondoyé" par le "chirurgin" qui veille sur l'apparition du nouveau-né, maître Jean Lafournière, parent de la maman, et le même jour il est porté à l'église pour le baptême cérémonial. Sa mère est nommée Marguerite du Moulin. Ces renseignements sont extraits de l'acte de baptême qui est actuellement aux Archives départementales de la Meuse. Il est écrit « Pierre, fils légitime du sieur Pierre Sigorgne, gruyer et de Damoiselle Marguerite du Moulin son épouse.... ». Ajoutons seulement que l'on prononçait Sigogne (comme l'oiseau) ce qui explique la graphie que l'on trouvera plus tard à la jeune Société mâconnaise, premier avatar de l'Académie. Combien eut-il de frères et sœurs ? On retrouve deux de ses frères au cours de sa vie, Nicolas et Jean-Baptiste.

On ne sait à peu près rien de certain sur l'enfance. Cependant, dans son éloge funèbre, Cortambert, secrétaire perpétuel de la Société académique de Mâcon, dira que, jusqu'à 12 ans, « il ignorait les premiers éléments des langues ». Il s'appuyait sur les confidences de François Delamartine (ou de Lamartine). On retrouve Pierre Sigorgne fils à l'âge de quinze ans à l'Université de Pont-à-Mousson, pour le voir élu unanimement "prince" de l'Académie de philosophie. Il s'agissait d'un titre accordé traditionnellement par les élèves à l'un de leurs camarades qui devait soutenir publiquement une espèce de thèse, la « thèse du prince ». Ce prince était plutôt un président d'une conférence d'exercices pratiques organisée sous la direction d'un professeur. Le jeune homme obtint son baccalauréat de philosophie le 26 juillet 1735 (il n'avait donc pas encore seize ans), puis sa licence de philosophie et sa maîtrise ès arts le 25 juillet 1736 (le 23 pour la licence) mais seulement le 15 janvier 1742 selon Rameau, ce qui n'est guère compatible avec sa nomination. Par ailleurs, il reçoit dès le 7 avril 1735 ses « lettres de tonsure », de l'évêque de Toul.

PROFESSEUR RÉPUTÉ

AU PLESSIS

Il part à Paris pour acquérir sa licence de théologie. Et, en 1740, il est pourvu d'une chaire de philosophie au Collège du Plessis après avoir été un temps maître de conférences au séminaire des *Trente-Trois*. On n'a pas trace d'une ordination sacerdotale. Absence qui ne prouverait rien, mais un acte notarié de Mâcon reçoit la signature de Pierre Sigorgne qui se dit « Diacre du diocèse de Toul ». A diverses reprises, il se dit « diacre ».

* nouvelles normes ; vers la fin du 20^e siècle un changement radical de statuts a donné au président des pouvoirs normaux ; antérieurement, le président, annuel, non directement rééligible, était en fait seulement un président de séances. Le Secrétaire perpétuel avait tous les pouvoirs légaux.

Claude-Louis MATHIEU

Astronome, homme politique

Il ne fut sans doute pas l'un des plus grands découvreurs astronomes de son temps mais il était cependant célèbre de son vivant et il put ainsi devenir un élu important qui a laissé des traces non négligeables de son activité parlementaire.

Né à Mâcon le 25 novembre 1783, dans la rue actuellement nommée Jean-Baptiste Ferret, qui était alors la rue Pavée, il était fils d'un maître menuisier de la cité, Emilian Mathieu, donc d'une famille assez modeste. Il est baptisé dès le lendemain à l'église St-Pierre (qui n'est pas celle que nous connaissons actuellement) ; son parrain est son oncle maternel Claude-Louis Dondin, menuisier également (sa mère était Marie Dondin) ; sa marraine est Marie Valet, veuve de Louis Dondin, boulanger à Romenay. Une famille d'artisans donc.

La maison natale était à l'angle de la rue Titolet, devenue rue des Minimes. Enfant, Claude Louis, élève de l'école gratuite, pensait devenir menuisier à son tour, mais, à onze ans, il eut d'autres aspirations; il montait chaque soir dans le grenier de la maison pour observer les astres, les mouvements de la lune, les constellations, les étoiles. Il fréquenta une école gratuite et un cours de dessin, mais il n'aurait pas pu faire de longues études s'il n'avait été remarqué par le savant abbé Sigorgne. Vicaire général de l'évêché, Pierre Sigorgne était client de Maître Mathieu (ils habitèrent un temps aux deux extrémités de la même rue) et il reçut un jour les doléances de l'artisan à l'égard de son fils Claude-Louis quant à son avenir. Ayant interrogé l'enfant, il comprit ses capacités et conseilla vigoureusement le père. De plus, le savant abbé tint à aider le jeune homme en lui donnant généreusement des leçons scientifiques (arithmétique et algèbre) qui lui permirent de poursuivre ses études.

Un certain Alphonse de Lamartine, un peu moins âgé que Claude-Louis, bénéficia lui aussi des leçons du même "philosophe" (ami de l'oncle terrible, François de Lamartine) mais il n'avait certainement pas les mêmes prédispositions que Mathieu dans le domaine scientifique. Les grandes qualités du maître ne suffirent donc pas.

Notons pour n'y plus revenir, que la Société d'Encouragement, devenue par la suite l'Académie de Mâcon, eut parmi ses fondateurs, en 1805, Marie-Pierre-Frédéric Mathieu, né en 1779 (mais à Paris) et qui ne semble avoir aucune parenté avec Claude-Louis.

VIE ÉTUDIANTE

Claude-Louis avait entendu parler de la grande école, Polytechnique : il décida d'y entrer, ce qui était fort audacieux. Le préfet Buffault, premier préfet de Saône-et-Loire, avant le Baron de Roujoux (qui fut l'un des fondateurs de la Société devenue par la suite l'Académie de Mâcon), eut connaissance, sans doute par l'abbé Sigorgne, des possibilités scientifiques du jeune Mathieu, et lui donna une lettre d'introduction auprès de Delambre, astronome en place, l'un des deux mesureurs du méridien. Le préfet Buffault était son cousin.

Le jeune Mâconnais fut bien accueilli et soutenu. Il put bénéficier d'une petite chambre à l'observatoire de la capitale, il suivit pendant deux ans les cours (gratuits) de l'Ecole Centrale des Quatre Nations* et reçut le premier prix de mathématiques. Il put alors se présenter à l'école Polytechnique* et fut reçu (il avait vingt ans). Il y resta de 1803 à 1805 et se lia d'amitié avec François Arago, major de la promotion, qui devait devenir l'un des plus illustres astronomes de l'époque.

Tout un groupe d'une trentaine d'élèves, dont Arago et Mathieu, refusèrent de signer une adhésion à l'Empire, voulant rester fidèles à la République. C'étaient les meilleurs élèves et Napoléon eut la sagesse de ne pas les sanctionner. Arago, entré à 17 ans à Polytechnique, en sortit au bout d'un an seulement et volontairement pour entrer à l'Observatoire mais l'amitié entre les deux jeunes gens se maintint par la suite. A la sortie de l'X, Mathieu choisit les Ponts et Chaussées et il est reçu premier pour cette école. Mais il quitte au bout d'un an, renonçant au métier d'ingénieur, car il préfère l'astronomie, comme son ami.

VIE PROFESSIONNELLE

Le 1^{er} novembre 1806, Arago cède provisoirement son poste de Secrétaire du Bureau des Longitudes* car il part en mission aux Baléares pour achever la mesure de "la méridienne". Grâce à Delambre, Mathieu est nommé au poste devenu vacant ; il y restera 58 ans ! Et c'est Mathieu, astronome à l'Observatoire, qui, avec Biot et Burckart, analyse et achève les calculs sur les données rassemblées par Delambre, Méchain et Arago. Mathieu travaille aussi avec l'allemand Humboldt.

En 1808, lui aussi reçoit une mission, la mesure de la gravitation terrestre à Figeac, Bordeaux, Clermont, Dunkerque et Paris. De ses résultats, il déduit l'aplatissement polaire de la Terre* ; la valeur qu'il donne est pratiquement la même que celle que l'on admet de nos jours.

Il devient astronome-adjoint à l'Observatoire en 1809. et trois ans plus tard, il utilise un nouvel instrument, récemment installé, pour faire une mesure qui n'intéresse pas le public mais qui est importante pour les observateurs de l'Univers, celle de la parallaxe d'une étoile " proche ", qui appartient à la constellation du Cygne. Sa mesure est très voisine de celle que donnent les calculs les plus récents.

En 1816, il est pris par Arago comme répétiteur pour son cours de géodésie de l'Ecole polytechnique. Puis, en 1828, il remplace Ampère à la même école pour le cours d'analyse et de mécanique (deux branches très abstraites de la science ; le mot mécanique n'a rien à voir avec l'entretien des moteurs). En 1817, il supplée Delambre comme Professeur d'astronomie au Collège de France ; ceci jusqu'en 1828.

Il a 34 ans quand il est élu le 26 mai 1817, à l'unanimité, à l'Académie des Sciences, succédant à Messier (nom connu de tous les astronomes) ; il en sera membre fidèle (on le

* voir encadrés en fin de texte